L'UNION

No. 4. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI 8 OCTOBRE 1862. 1re Année.

L'ERREUR N'A QU'UN TEMPS.

Le Sud, disons plutôt la *chevalerie du Sud*, les zélés champions de l'esclavage, les oppresseurs des classes infimes, enfin les vrais républicains noirs, — quoique, par une perversion de langage et de cœur, ils aient adopté cette appellation aux républicains qui veulent la république sans noirs, — ce Sud donc, qui s'est insurgé contre ses frères du Nord, qui ne songeaient pas dans ce moment-là à toucher à cette institution *antique et solennelle*, abolie déjà par tous les gouvernements monarchiques, excepté celui de l'Espagne *la Catholique*, mais respectée par la main du temps et l'égoïsme chevaleresque dans la républque américaine, — ce Sud, et tous ses républicains noirs, ont plus fait, récemment, pour abolir l'esclavage, qu'aucun abolitionniste d'aucune époque avant et depuis le Christ jusqu'à Frémont, Loyd Garrison, Beecher ou Wendel Philips, qui n'ont jamais pu combiner aussi savamment et mener a si bonne fin un plan général d'émancipation que le Sud vient de le faire. A l'aveuglement et la folie devait naturellement succéder la destruction.

Si, dans un sujet aussi sérieux, il nous était permis de suivre le conseil de Boileau, en passant du grave au plaisant, nous pourrions dire que l'abolition de l'esclavage va se produire par un coup de *raccroc* ou *carambolage* du Sud.

Lois de la nature ! comme vous êtes peu comprises par l'homme, et combien de temps lui faudra-t-il pour s'apercevoir que tout ici-bas obéit à la grande loi de la cause et de l'effet, et que la substitution d'une loi à une autre, ou, si vous le préférez, la violation de toute loi, produit ordinairement la souffrance pour le coupable, qui en est la seule victime. Il est temps que nous cessions de fermer les yeux sur ce spectacle sublime, de l'opération fixe et immuable de ces lois, qui ont toujours révélé au philosophe cette grande vérité, que l'homme est fait pour être libre et heureux, et que les chaînes avec lesquelles il naît dans la nuit des temps, tombent au fur et à mesure que la lumière se fait à travers les ténèbres de son histoire.

Nous admettons volontiers que la liberté ait pu s'arrêter un instant dans sa marche arduë à travers les siècles de l'histoire du monde; que les ignorants ont toujours été en majorité dans tous les temps, et le sont encore; la meilleure preuve contemporaine à en offrir, est la rébellion insensée du Sud et l'appui mercenaire qu'il reçut, chez les hommes mêmes qui'n'attribuent la prétentieuse mission d'éclairer les masses; mais quoique les ignorants, les insensés et les égoïstes aient toujours exercé leur despotisme sur cette fille du ciel, en la souillant de leurs mains de harpies et en la chargeant de chaînes, rien n'est si vrai, si certain, que l'ange doit triompher et réduire au néant ses ennemis, qui s'appellent "*légions*," et qu'elle doit finalement établir sans conteste son empire glorieux et impérissable sur la terre.

Que les amis du progrès se rassurent ! L'erreur ne peut pas toujours durer, car elle est mortelle. La liberté, fille de la vérité, est immortelle comme sa mère; c'est un de ces principes constitutifs des éléments organiques des mondes, qu'aucun pouvoir ne peut détruire.

La mission de la civilisation est de faire disparaître de la terre les ténèbres de l'erreur, par la lumière de la vérité qui accompagne ses pas.

☞ On peut se procurer à notre bureau tous les numéros de l'Union qui ont paru jusqu'à ce jour.

Aux Native-Guards.

Heureux qui aura servi la Liberté : quoi qu'il lui arrive, il aura bien vécu...

Messieurs,

Franklin, le vénérable patriarche de l'Amérique, présente son petit-fils à Voltaire et demande pour lui sa bénédiction. "Dieu et la Liberté !" dit Voltaire, en étendant sa main sur la tête de l'enfant.

Que Dieu et la Liberté soient avec vous !

Avant de nous exposer au danger, nous devons le considérer comme formidable ; mais dès qu'il servient, il faut le mépriser. Allez où le devoir vous appelle : ce sera vous montrer dignes de vos ancêtres, et Dieu sera avec vous et pour vous, puisque votre généreux dessein est la défense de l'Union, qui repose sur la Foi, l'Espérance et la Charité, vertus qui convinrent à l'ignorance comme à la misère de l'homme.

La Foi, qui fait qu'un petit nombre de soldats, persuadés de l'habileté de leur général, peuvent enfanter des miracles. Trente-cinq mille Grecs suivent Alexandre à la conquête du monde.

L'Espérance, qui nous dit : "Cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira."

La Charité, qui ne se réjouit point dans l'injustice, mais qui se plaît dans la vérité.

Allez partout où le devoir vous appelle, sans considérer s'il y a péril ou non. Votre courage ne doit pas être mis en doute. Pour vous, mieux vaut l'honneur que la vie. Périssez plutôt dans le combat que de laisser mettre votre valeur en question.

Ceux qui sont les plus empressés à vous persuader de vous tenir à l'écart du danger, alors qu'il faut l'affronter, seront les premiers, si vous lésé conties, à vous traiter d'hommes pusillanimes.

Toutefois, ne vous exposez point inutilement au péril. La bravoure doit être toujours réglée par la prudence ; autrement, elle n'est qu'un mépris insensé de la vie, qu'une force brutale.

Puis : le Seigneur, qui chérit d'un même amour tous ses enfants et défend la division parmi eux, puisqu'il dit : " Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne pourra subsister : " (*) — puisse, disons-nous, Dieu rameuer bientôt la paix et la concorde au milieu de tous !

Soldats ! puisse-t-il vous bénir jusqu'à la dernière génération !

Toutes les passions et tous les plaisirs périssent avec leurs objets ; conservez dans vos cœurs, par dessus tout, l'amour et la vénération du Tout-Puissant : voilà les seuls et vrais biens, car ils sont immortels et divins.

Dieu et la Liberté !

(*) Voyez la Pologne, le Mexique, l'Italie même.

" *Par ses divisions, la Pologne opprimée,*
" *De rang des nations est enfin effacée.*"

EXPLICATION.

A M. le Rédacteur-en-Chef du Journal L'UNION.

Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race dégénérée au sein de la patrie.

Telles sont, Monsieur, comme vous le savez, les émouvantes paroles qu'un illustre poète met dans la bouche d'un de ces êtres à qui l'Inde, par un injuste sentiment de répulsion, n'offre que les solitudes de son vaste empire pour demeure ; et telles sont aussi les tristes pensées qui, presque depuis la fondation de la Louisiane jusqu'aujourd'hui, venaient remplir à chaque instant le cœur d'une race d'hommes nés sur ce sol, mais pour qui les autres habitants ne professaient que la plus grande indifférence ou le plus profond mépris.

Combien de fois celui qui vous adresse ces lignes n'a-t-il point senti tout son être se bouleverser à la vue de tant d'injustices ; combien de fois se serait échappé de son âme un anathème contre son pays natal, si la voix d'un homme inspiré, qui a souffert aussi de la perversité humaine, si la voix de l'auteur du *Génie du Christianisme* ne venait en ces moments de crise murmurer à son oreille ce sublime enseignement : *Mutheur à qui insulte son pays !... Que la patrie se lasse d'être ingrate avant que nous nous lassions de l'aimer. Ayons le cœur plus grand que ses injustices.*

Cependant les années se succédaient, et la plus légère amélioration n'était point apportée à la condition de ces parias. En vain, en 1814 et 15, leur sang avait-il coulé comme celui de tous ceux qui s'étaient réunis à la voix de Jackson, pour repousser une puissante invasion étrangère ; on pensa que c'était assez pour eux qu'on rappelât ce fait aux Chambres législatives, chaque fois qu'il était question de les chasser d'un Etat qu'ils avaient noblement défendu. En vain, lorsque oubliant que *les drapeaux des partis*, comme le dit Bernardin de Saint-Pierre, *sont des linceuls dans lesquels on ensevelit la patrie*, les Louisianais osèrent devoir lever l'étendard de la rébellion, en se basant sans doute sur ce grand principe, proclamé par l'immortel Lafayette à l'Assemblée Nationale, que *lorsque l'oppression rend une révolution nécessaire, l'insurrection est le plus sainct des devoirs* ; en vain, disons-nous, les descendants de ces mêmes parias, à la vue du pays en danger, s'organisèrent-ils militairement pour concourir à sa défense. Lorsqu'il fut question d'embrigader les régiments formés dans cette circonstance, ils eurent l'humiliation, eux, fils de la Louisiane, d'apprendre que des officiers étrangers avaient voté contre leur admission dans une brigade dont, au reste, ils n'avaient jamais demandé à faire partie.

Et maintenant que la ville appartient aux Fédéraux, comment, avec une apparence de raison, peut-on faire un crime, peut-on même blâmer ceux de nos frères qui ont cru devoir répondre à l'appel du général Butler, quand ce représentant du gouvernement des Etats-Unis vient de concéder généreusement aux personnes de couleur des droits dont elles n'avaient jamais joui auparavant, et qu'il reçoit dans son armée ceux d'entre nous qui se sont faits soldats, sur le pied de la plus parfaite égalité ? Nous demandons à ceux qui savent aujourd'hui combien l'abaissement est pénible à supporter, s'ils se trouvaient dans des circonstances analogues, la plupart d'entre eux n'agiraient pas de même ? — La réponse ne sera pas douteuse, s'ils veulent la faire consciencieusement.

Quant à nous, quelque répugnance que nous ayons à entretenir le public de notre humble individualité, nous ne pouvons nous empêcher de dire, en cette occasion, combien est sans le moindre fondement le bruit qui nous a fait mesurer en champ-clos avec un de nos frères dont les opinions sur les affaires du jour, dit-on, n'étaient point en harmonie avec les nôtres. Pourquoi voudrait-on que nous nous fissions le Don Quichotte d'une cause dont les tendances sont hostiles à notre population, dont la voix du sang qui crie contre une pareille énormité ?

Bien que nous soyons déterminé, autant qu'il sera en notre puissance, dans ces circonstances difficiles, à ne jamais prendre les armes contre un parti que nous voulions servir par attachement à la terre natale et par réminiscence du passé, que notre imagination, maintenant que l'âge arrive, aime souvent à parcourir, et dans lequel nous revoyons tant de jeunes amis, devenus aujourd'hui de respectables pères de famille, avec lesquels il faudrait s'entr'égorger dans les lieux mêmes peut-être où s'ébattaient nos fraîches et belles années ; bien que cette détermination, disons-nous, ait pris racine au plus profond de notre cœur, chacun comprendra sans peine que nous serions par trop ridicule, si, oubliant ce que nous sommes, et maintenant que se manifeste le bon vouloir du gouvernement fédéral en faveur de notre classe, nous allions donner notre adhésion ou prêter notre concours, quelque faible qu'il soit, au maintien d'un préjugé qui, bien eu soit loué, disparaît chaque jour et rapidement de tous les pays civilisés de la terre.

Nous avons l'honneur de vous saluer,

ARMAND LANUSSE.

Nouvelle-Orléans, 7 octobre 1862.

☞ Comme le service de nos porteurs n'est pas encore parfaitement organisé, nous prions ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement leur journal, de nous en informer sans délai, afin que nous puissions faire droit immédiatement à leurs justes réclamations.

PATRIOTISME.

La rébellion sera étouffée. Ce résultat est dans la nature des choses. C'est un fait inévitable, une nécessité morale, physique, sociale et politique. Ceux qui luttent contre cela combattent contre le destin. Rien n'est plus certain.

L'armée nationale de la Virginie peut être vaincue ; Washington peut succomber ; le Kentucky peut être ravagé et subjugué ; le Nord peut être envahi et l'indépendance de l'usurpation rebelle peut être reconnue par les gouvernements ombrageux de l'Europe ; — toutes ces éventualités sont possibles, quoique nous nous flattions de l'espoir que fort peu d'entre elles puissent se réaliser, et quoique aucune d'elles ne soit probable.

Cependant, s'il advenait que toutes ces calamités eussent lieu et d'autres plus improbables encore, les Etats-Unis ne périront point et la rébellion sera détruite.

Tel est le pouvoir de vingt millions d'hommes libres, animés du feu sacré de la nécessité de la liberté et de l'indépendance.

Vingt millions d'hommes, combattant pour la préservation de leur existence nationale, sont invincibles!

Aucun degré d'imbécillité ou de revers de leurs chefs, aucune mesure de désespoir, aucune résistée des rebelles, ne peut affaiblir un si grand peuple.

Il peut supporter tous les revers possibles, car son dévouement glorieux et inépuisable, soutenu par tous les principes qui peuvent réveiller l'héroïsme dans le cœur de l'homme, dissipera tous les nuages, comme le soleil efface les ombres du jour.

Ce peuple doit réussir. Il ne peut succomber. Le succès permanent de la rébellion est impossible. Le triomphe ultérieur de la nation est inévitable.

BULLETIN.

Nouveau Plan de Colonisation.

Le gouvernement s'occupe en ce moment d'un nouveau plan, ayant pour but de donner à la population agricole des Etats rebelles le moyen de se livrer aux travaux de la culture. Ce ne serait rien moins que la prise de possession et l'occupation formidable de la Caroline du Sud, de la Georgie et de la Floride. Ces Etats seraient réduits en territoires libres, et seraient ouverts aux émigrants de couleur de tous les Etats libres, et ainsi que des Etats à esclaves. On nommerait des agents et des inspecteurs capables, qui dirigeraient la culture des plantations sous les auspices du gouvernement.

De l'Intervention Etrangère.

Les mouvements dans le Maryland et du côté de Washington ont eu lieu en vertu des promesses faites par Jeff. Davis au gouvernement français. Napoléon a dit que si l'armée rebelle chassait les forces de l'Union de la Virginie, si elle traversait le Potomac pour entrer dans le Maryland et dans l'Ohio, et si elle faisait la guerre avec succès dans les Etats libres, il consentirait à aider la Confédération, non-seulement en la reconnaissant, mais encore en lui rendant la ville de la Nouvelle Orléans et la navigation du Mississipi.

Surveillance au moyen de Ballons.

Voici l'ordre qui a été rendu récemment à ce sujet : " Pendant le reste de l'année 1862, le surintendant des ballons fera au général en chef un rapport des mouvements et de tous les faits nouveaux qu'il pourra découvrir de la région des nuages, au dessus de la rivière, ou dans le voisinage de Washington." Nous ne pouvons donner au cotier la teneur de cet ordre, sans violer les règlements relatifs aux mouvements importants de l'armée.

Message de Jefferson Davis.

Le Congrès confédéré a reçu du Président un message dans lequel il recommande trois expéditions ayant pour but de faire des prises et de fourrager : 1° dans le Kentucky et le Tennessee ; 2° dans l'Ohio et l'Indiana ; 3° dans le Maryland et la Pennsylvanie. Il dit ensuite que le gouvernement de Lincoln sera désormais forcé de se mettre sur la défensive, ce qui fera que les nouvelles recrues dans les environs de Washington resteront inactives et seront bientôt démoralisées.

Situation de la Capitale rebelle.

Il y a en ce moment peu de troupes dans Richmond. Il y a cependant d'habiles ingénieurs occupés à élever de nombreuses fortifications sur trois côtés de la ville. Ils ont déjà mis en position bon nombre de fortes pièces d'artillerie ; et s'ils peuvent continuer leurs travaux jusqu'au commencement de novembre, la prise de cette ville par les armées de terre deviendra plus difficile que la prise de Charleston par les canonnières blindées.

McClellan et les Quartiers d'Hiver.

Le bruit qui avait couru que McClellan avait quitté Washington pour chercher des quartiers d'hiver pour la grande armée qui est sous son commandement, mérite à peine d'être démenti. On sait que ce général est toujours en faveur d'une poursuite vigoureuse de la guerre. C'est lui qu'on continuera de voir à la tête de tous les grands mouvements contre l'ennemi. Le Président et le Secrétaire de la guerre ne mettent point en doute le mérite du général McClellan. On a entendu le Président faire la remarque que ce général était plus à la hauteur de la situation qu'il ne l'avait supposé.

Mouvements dans le Caroline du Sud.

Les rebelles ont eu connaissance, on ne s'explique pas comment, de l'attaque projetée contre le port de Charleston, avec les nouvelles canonnières blindées. Dans l'espoir de pouvoir braver les *monitors* de l'armée fédérale, ils ont construit deux béliers, qui sont presque achevés, et avec lesquels ils espèrent détruire les navires du blocus dans ces parages. Il est maintenant fort probable que les rebelles lanceront trois béliers en même temps, — un de Richmond, un de Charleston, et un autre de Savannah. Mais on ne suppose pas qu'ils puissent faire beaucoup de mal, car ce sont simplement des navires qui ne sont pas dans de bonnes conditions qu'ils ont dispossés à cet effet.

Progrès des Idées.

Il est remarquable que, depuis le commencement de la guerre, des centaines d'hommes politiques se sont aperçus que l'esclavage est lié à la rébellion par un rapport métaphysique. Une délégation d'hommes distingués, dans une visite qu'ils ont faite au Président Lincoln, lui ont posé cette question, à savoir, si l'esclavage ne pourrait pas être détruit sans se trouver impliqué dans la question du nègre. Le Président leur a dit qu'ils recevraient sa réponse un peu plus tard.

Frémont et les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Les Etats du Massachusetts, du New-Hampshire, du Maine, du Rhode-Island, du Connecticut, la partie centrale de New-York, le nord de l'Ohio, et une partie du Michigan, sympathisent avec les principes de J. C. Frémont. Les Etats frontières penchent décidément pour le Président, Seward et McClelland, et ils s'opposeront à tout changement de politique de leur part ; mais il paraît maintenant certain qu'il y aura un changement, au moins dans ce qui concerne la conduite de la guerre.

Démocrates de la Paix.

Le peuple va bientôt avoir à résister aux efforts des Démocrates de la paix, qui sont les séccessistes des Etats libres. Ils usent de leur influence sur les partisans de la paix, pour les empêcher de prendre du service et les tenir chez eux, dans l'espoir d'avoir la prépondérance dans le prochain Congrès ; mais il n'y réussiront pas.

Situation du Cabinet.

Depuis qu'il a été résolu que la guerre serait conduite vigoureusement, les membres du Cabinet se trouvent d'accord, l'un d'eux cependant resterait opposé à une proclamation d'émancipation récemment préparée par le Président.

Les Partis dans le Nord.

L'administration a se trouver menacée par deux nouveaux dangers, — deux politiques nouvelles, toutes deux également opposées aux actes du Gouvernement. Chacun de ces partis a pris la Constitution pour plateforme. L'un s'efforce de faire passer le gouvernement des Etats-Unis dans les mains des chefs rebelles ; l'autre voudra renverser entièrement l'aministration républicaine. Mais ces deux partis seront défaits, et n'auront servi qu'à prolonger la guerre.

Opposition aux Régiments noirs.

On exerce une puissante pression sur le Président au sujet de l'armement des nègres libres. Il dit qu'il faudrait une année pour faire de bons soldats avec les esclaves émancipés. Comme mesure de guerre, le programme d'abolition complète n'est décidément pas en faveur à Washington. Les officiers de l'armée, qui, pour la plupart, sont démocrates, s'opposent généralement aux doctrines des républicains, ce qui empêchera les régiments noirs d'être acceptés.

Les Confédérés dans le Maryland.

Les victoires récentes de l'Union, et la retraite des Confédérés du Maryland, permettront à notre nouvelle armée de volontaires de marcher sur Richmond. Les jours de la capitale rebelle sont comptés ; elle ne tardera probablement pas à être prise, après un rude combat.

Triomphe de McClellan.

On commence à reconnaître généralement la haute capacité et les rares talents militaires de ce général. Il n'a jamais été battu, et ces soldats sont convaincus que, par la suite, tous ses mouvements seront encore couronnés de succès.

Mouvements des Béliers rebelles.

Le *Merrimac* confédéré, à Richmond, est capable de faire une puissante résistance. Mais sa construction est telle qu'il ne peut pas se mettre en lutte avec avantage contre le *Monitor*, si l'on jugeait nécessaire de retirer nos canonnières de devant la capitale rebelle.

La Pennsylvanie encore menacée.

Quoique l'invasion rebelle du Maryland n'ait pas eu de succès, grâce à la loyauté de la majorité de ses habitants, les rebelles n'ont pourtant pas renoncé au dessein de s'emparer des villes importantes de la Pennsylvanie.

Haut Prix des Nègres.

Il y a quelques jours, à Charleston, un esclave, ouvrier macon, a été vendu moyennant la somme de $1,500, comptant. Sept autres esclaves, âgés de six à trente-cinq ans, ont été achetés pour la somme de $7,325. C'est là le plus haut prix que les esclaves aient jamais atteint dans la Caroline du Sud.

De l'Anthropophagie.

"Y a-t-il encore des anthropophages?" C'est une question, dit quelque part le célèbre auteur du *Voyage autour du Monde*, qu'on se fait tous les jours et qui est diversement résolue. Les uns disent que la civilisation, en pénétrant dans les nombreux archipels où l'anthropophagie était dans les mœurs, a détruit cet usage barbare ; tandis que d'autres, allant plus loin, ne craignent pas d'avancer qu'il n'y a jamais eu de véritables anthropophages, c'est-à-dire des mangeurs d'hommes, sans y être contraints par la faim ou l'ardeur de la vengeance.

Je craignais d'achever mon grand voyage, ajoute-t-il, sans documents précis à ce sujet, et malheureusement, grâce à ma bonne étoile, je puis hautement répondre : " Oui, il y a encore des anthropophages !"

L'anthropophagie, après la chaleur d'une bataille, alors que l'homme est violemment agité par la soif de la vengeance existe toujours dans une partie des îles de l'Océan Indien et de la mer Pacifique. Elle se révèle souvent dans de terribles catastrophes, à Tunar, à Waigiou, aux îles Sandwich, à la Nouvelle-Hollande, et surtout à la Nouvelle-Zélande, tant visitée par les navires, à deux pas du Port-Jackson, cité florissante et tout-à-fait européenne. Mais l'anthropophagie sans colère, sans fureurs frénétiques, sans haine, — l'anthropophagie dans les mœurs, peut-être même sous la religion, je vous assure qu'elle existe au moins à Ombay, et je m'estime fort heureux qu'un autre à ma place ne vienne pas vous le certifier aujourd'hui, en me citant au nombre des victimes qu'elle aurait faites.

DICTIONNAIRE FEODAL.

Préliminaires.

Les anciens habitants de la France étaient libres ; la France alors se nommait *Gaule*, et ses habitants *Gaulois*. Quand les Francs se furent rendus maîtres des Gaules, ils s'emparèrent des terres, et traitèrent les habitants comme leurs esclaves.

Tous les citoyens furent bientôt partagés en trois ordres : la noblesse, qui possédait beaucoup et qui avait une foule de privilèges ; le clergé, qui possédait également d'immenses richesses et qui avait aussi de nombreuses prérogatives ; et le peuple, qui ne possédait rien, qui supportait toutes les charges, et qui appartenait aux seigneurs ou aux couvents.

Ainsi, lorsqu'un seigneur achetait un château, il achetait en même temps le village, les terres et les paysans qui les cultivaient ; et il pouvait disposer à son gré de ces hommes qu'on appelait serfs. Un évêque acheta un cheval qui lui coûta trois paysans et deux paysannes. En Russie, où la féodalité existait encore dernièrement, on a vu, dans ces dernières années, un seigneur donner un homme et une femme pour un chien de chasse.

Les malheureux qui venaient se fixer dans un pays appartenant au seigneur ; ils ne pouvaient quitter le village où ils étaient nés ; et le seigneur, qui les possédait comme une propriété, les punissait selon ses caprices.

Ils payaient au curé la dîme de tout ce qu'ils recueillaient, et aux seigneurs plusieurs droits semblables, qui leur enlevaient la moitié des produits du champ qu'ils cultivaient ; ils faisaient la corvée, souvent deux ou trois jours par semaine, quelquefois davantage, pour leur seigneur. Ils montaient la garde à son château ; ils ne pouvaient se marier sans sa permission, et le seigneur passait la première nuit des noces avec leurs femmes ; en un mot, les paysans et les hommes qui n'étaient pas nobles, étaient traités comme des animaux.

Les seigneurs jouissaient de la liberté la plus étendue ; ils avaient le droit de tout faire : il y en eut même qui détroussaient les passants sur les grandes routes ; et pendant plusieurs siècles, on ne punissait point un noble de la peine du mort, quelque crime qu'il eût commis, tandis qu'on tuait un serf pour le moindre mot.

La féodalité était réduite de beaucoup en 1739 ; cependant elle était loin d'être renversée. Il y avait encore, dans plusieurs cantons de la France, des serfs de la glèbe. Le mont Jura était habité par douze mille serfs qui appartenaient à des moines, et qui étaient traités avec toute la barbarie des temps féodaux. Ils n'avaient pas même l'espoir d'être un jour libres; et à leur mort, leurs seigneurs héritaient du peu de biens qu'ils avaient amassés, à force de sueurs et de peines.

Alors encore, dans toute la France, les petits, sous le nom de vassaux, étaient dans la dépendance des grands, à qui ils juraient foi et hommage. Les seigneurs avaient seuls droits de chasse et de pêche. Un paysan, un bourgeois, ne pouvaient pas même avoir une petite garenne ni un colombier. Un roturier qui se serait permis la chasse, était ou banni, ou fouetté, ou mis au carcan.

Les nobles et les domestiques des princes avaient encore exclusivement le droit de porter l'épée ; on sait que les seigneurs avaient aussi des fours et des moulins, ils levaient des droits sur tout ce qui se vendait dans leurs terres, qu'ils avaient mis des impôts jusque sur les foyers, et que leurs exactions ruinaient continuellement le peuple.

Le système féodal n'était pas seulement funeste aux roturiers : il portait souvent le désespoir jusque chez les enfants des nobles. En vertu du droit d'aînesse, les cadets de famille étaient condamnés à la misère, et les filles aux horreurs du cloître. Il est vrai que les nobles, ayant dans leurs mains le pouvoir et les trésors de l'Etat, donnaient aux cadets les bénéfices et les emplois lucratifs. Alors il fallait être noble pour être officier.

Les seigneurs ne payaient presque pas de contributions. Le clergé, quoiqu'immensément riche, ne payait rien du tout : toutes les charges tombaient sur le pauvre. Mais il faut se rappeler que, si le haut clergé était riche, les prêtres des campagnes étaient pour l'o dinaire très malheureux : il y en avait beaucoup qui n'avaient que 500 fr à dépenser par an.

En 1789, outre les dîmes, les droits féodaux, la taille, le peuple faisait encore la corvée pour les seigneurs, pour les moines et pour le roi, sur la grande route. Il logeait les gens de guerre ; et lorsqu'il n'avait pas de quoi fournir à tant de dépenses, il allait pourrir en prison.

Un noble avait-il enlevé la femme d'un bourgeois ou d'un artisan, il pouvait lui faire une prudence de se plaindre, au moyen d'une lettre de cachet on l'envoyait à la Bastille.

Rien de plus irrégulier que la justice d'alors. La France était gouvernée par trois cent soixante coutumes ou codes différents, sans parler des ordonnances et du droit canon. Les lois étaient atroces, injustes, et les supplices horribles ; le commerce et l'industrie étaient soumis à des corporations, à des maîtrises. Il fallait un privilège pour exercer un état quelconque ; ou bien il fallait rester compagnon toute sa vie.

Les récompenses ne s'accordaient qu'aux nobles. Il fallait être gentilhomme pour porter la croix de Saint-Louis, et courtisan pour obtenir l'ordre du Saint-Esprit.

En 1789, la France était chargée de couvents; elle avait encore la Sarbonne.

Tout cela n'est qu'une faible esquisse du monstre féodal de cet ancien régime, sur lequel des insensés osent exprimer des regrets. L'Assemblée Nationale rendit la France à sa dignité nationale. La liberté, l'égalité reparurent ; les privilèges furent abolis : tous les Français eurent des droits égaux. Cette grande révolution a été sanctionnée par la Charte constitutionnelle.

[A continuer.]

Annonces et Avis Divers.

ON DEMANDE un CAPITALISTE pouvant disposer de $100,00 pour l'intéresser dans une nouvelle invention.

S'adresser à Mr. C. Brancourt, chez Mr. Brunet, rue Toulouse et Chartres, où l'on donnera les renseignements. [3

Société d'Economie et d'Assistance Mutuelle.

Frères, — Vous êtes convoqués à une assemblée extraordinaire, en vertu de l'article 6 de notre Constitution, Dimanche prochain, 12 du courant. Le premier appel nominal se fera à midi très précis. Economisez, rendez-vous à cette assemblée ; il y va de vos intérêts et de ceux de notre association fraternelle.

Soyez ponctuels ! Par ordre du Président.

BENJAMIN XAVIER, sous-secrétaire.

[3

L'UNION

Mémorial Politique, Littéraire et Progressiste,

Paraît tous les Mercredis et Samedis après-midi.

FRANK P. BARCLAY, ÉDITEUR-IMPRIMEUR.

ABONNEMENTS. — Le prix de l'abonnement à ce Journal est fixé à $6 pour un an, $3 pour six mois, $1.50 pour trois mois.

Un Numéro : 5 sous.

ANNONCES. — Les annonces se paient à raison de $1 le carré de dix lignes. ☞ On traite de gré à gré pour les annonces du commerce à l'année, au semestre ou au trimestre.

Bureau : Rue de Chartres, 195, cnr. Ste-Anne.

☞ L'Union!... L'Union avec des esclaves, l'Union sans esclaves, — l'Union quand même!... AB. LINCOLN.

Feuilleton de l'Union.

LE PASTEUR DU PEUPLE,

Par Mme Clémence Robert.

II.

Saint-Lazare.

Le couvent de Saint-Lazare ne brillait point par l'ordre symétrique, la splendeur, l'opulence qu'on rencontrait dans la plupart des monastères de Paris, en ce bon temps des monastères.

Ici, on ne trouvait que de vastes et sombres bâtiments, autrefois construits pour un hospice (ou-maladrerie ou hôpital de lépreux) et depuis affectés à divers ordres de moines. Cette massive construction enfermait un nombre infini de grandes salles mues, délabrées, d'escaliers de planches brutes, de couloirs obscurs, de cours humides dominées par de hauts pans de murs, percés de grilles. Et la congrégation des lazaristes, en s'établissant dans ce lieu, n'avait presque rien changé à sa primitive ordonnance.

C'était là qu'habitait l'homme le plus célèbre de la chrétienté, le héros de charité que sa destinée avait jeté dans des conditions toujours diverses, souvent étranges ; que sa carrière aventureuse avait conduit dans les plus misérables villages, les prisons, les bagnes, les hôtels des grands, les cours des princes, et qui, partout, restait pauvre et simple, avait travaillé sans relâche au soulagement de l'humanité.

Le fondateur des missionnaires occupait, avec les prêtres réunis sous sa direction, une modeste maison de la rue des Bons-Enfants, lorsqu'en 1632, des lettres de l'archevêque de Paris concédèrent à cette congrégation, devenue très nombreuse, le couvent de Saint-Lazare, auquel étaient attachés quelques privilèges et bénéfices.

Dès qu'il Vincent de Paul eut pris possession de ce spacieux édifice, il fut ouvert à la foule, attirée par le ministre de Dieu le plus largement doué de puissance sympathique et le plus facile à approcher. Un grand nombre d'étrangers vinrent y demander asile.

Des malades y étaient reçus et traités aux frais de la communauté ; de grands seigneurs y passaient huit ou quinze jours pour *faire des retraites* ; des paysans, désireux de s'instruire des préceptes de la religion, y séjournaient pour recueillir de pieux enseignements.

Puis, de pauvres voyageurs venaient y prendre leur coucher en chemin, et lorsque le temps rigoureux glaçait les rues, des mendiants mêmes s'abritaient pour une nuit sous son toit.

La maison de Saint-Lazare était, selon l'expression de Vincent de Paul lui-même, *une arche de Noé*, où toutes les créatures du Seigneur étaient bienvenues et également précieuses.

Tout ce monde bigarré allait et venait, bourdonnait dans l'étendue du monastère, entrait et sortait à toute heure du jour et de la nuit.

Les prêtres de la maison tenaient le moins de place possible pour laisser le champ libre aux hôtes de l'hospitalité. Quelques bénéfices et les dons de la charité publique remplissaient les celliers du couvent. Ainsi leurs provisions se trouvaient assez éventuelles, et le service de la table était livré au hasard de chaque jour. Mais la tempérance faisait les honneurs de la maison ; chacun se contentait de peu, afin qu'il y eût pour tout le monde.

Lorsque M. Vincent rentra avec Cara-Mouna, il trouva l'assemblée du soir au grand complet.

On se tenait dans le réfectoire ; cette pièce, étant la plus spacieuse du bâtiment, servait de lieu de réunion.

C'était une salle immense dont les lampes de fer, placées de distance en distance, avaient peine à éclairer les profondeurs ; les fenêtres, mal jointes, laissaient l'espace ouvert aux vents d'hiver ; on y marchait sur des dalles brisées qui parfois manquaient tout à fait sous les pas ; les lambris mis à nu montraient la pierre de la muraille et les solives ; dans le fond, un escalier, partant de l'intérieur, montait, à travers le plancher, aux étages élevés ; toutes ces inégalités de charpentes formaient un lointain obscur que l'argiuée dispersait incessamment de ses tentures.

De longues tables, accompagnées de bancs scellés dans la pierre, étaient servies de pain noir, de racines, de fruits secs, de laitage, sans aucun souci des goûts raffinés qui eussent pu trouver ces mets un peu trop simples.

Les hôtes de la communauté, assis pêle-mêle sur les bancs, commençaient ou finissaient leur repas selon l'heure où l'appétit les avait appelés à la table commune.

A côtés des convives, des groupes formés de membres du parlement, de docteurs en Sorbonne, se livraient à des discussions théologiques ; sous le manteau de l'immense cheminée, de pauvres vagabonds, qui avaient reçu l'hospitalité, prenaient leur pitance près du foyer, et jouissaient ainsi d'un double confort.

Au milieu du bourdonnement des voix, on eût pu entendre par instants les sons d'un luth venant d'une fenêtre de cellule voisine.

Lorsque, vingt ans auparavant, Vincent de Paul était curé de Châtillon-en-Bresse, il se trouvait dans cette province un seigneur célèbre par sa conduite scandaleuse et ses desordres épouvantables, qu'il soutenait par la terreur de ses armes. Le comte de Roggemont avait si bien troublé la sûreté des femmes du lieu, creusé de toute part des tombes à leurs maris, à leurs frères, et couvert la contrée de tant de deuils, qu'on le nommait dans le pays l'*Ange rebelle*.

Ce fut se passe entre lui et Vincent de Paul : resta en secret entre eux et Dieu ; mais, un jour, le comte de Roggemont cassa en deux son épée qui avait fait couler tant de sang, et se consacra aux plus austères pénitences. Maintenant, il vivait en cénobite dans une tourelle du couvent de Saint-Lazare, n'ayant conservé que son luth, dont il jouait dans l'intervalle de ses prières, et régrettant sans cesse à la muraille son épée brisée, témoin de ses crimes et de son repentir.

Une conversion non moins merveilleuse de Vincent de Paul fut celle de l'abbé de Rancé.

On sait que, dans sa jeunesse, ce célèbre abbé n'avait d'autre religion que l'amour porté au degré le plus passionné. Lorsqu'une nuit, en entrant furtivement dans l'alcôve de celle qu'il aimait, il ne trouva plus dans ce temple des volupités qu'un cadavre, son désespoir lui fit d'abord renier Dieu et repousser tous ses ministres.

Ce fut alors que Vincent de Paul vint le chercher. A sa vue, Rancé, qui s'attendait à des lamentations impérieuses et sévères, détournait déjà la tête ; mais le pasteur lui dit cette seule parole inspirée :

— *Prions Dieu pour elle!*

Ils s'agenouillèrent ensemble. Rancé pria, pleura et fut converti.

Le génie de Vincent de Paul lui avait suggéré cette transition admirable, cette arche d'amour en prière, pour faire passer Rancé de l'abîme des passions dans le sein de Dieu.

Le célèbre réformateur de la Trappe demeura toujours l'ami de celui qu'il nommait son sauveur sur terre.

Un autre ami et frère d'armes du héros chrétien fut François de Sales, qui, à cette époque, venait de mourir en laissant à Vincent de Paul la direction des maisons religieuses créées par Mme de Chantal.

Mais nous ne devons signaler ici que les habitants de Saint-Lazare réunis dans la communauté au moment où nous y entrons.

Parmi les plus célèbres étaient le commandeur de Sillery, grand pécheur converti par Vincent de Paul, et qui, après avoir donné toute sa fortune aux pauvres, s'était retiré chez les lazaristes, où il se consacrait lui-même aux œuvres de charité ; le général Bellegarde, qui terminait dans cette retraite religieuse sa brillante carrière ; le jeune abbé Lafosse, qui préludait à la science, et devait marquer bientôt parmi les hommes les plus lettrés de son siècle.

Mais le personnage le plus pittoresque du monastère était l'homme au turban, Cara-Mouna, que nous avons vu accompagner son maître dans son excursion nocturne, et qui, en ce moment, faisait sécher son manteau et lui préparait une place à la table du souper.

On se rappelle que Vincent de Paul, alors très jeune prêtre, se trouva sur un bâtiment qui, en voguant vers Narbonne, fut attaqué et pris par le brigantin d'un pirate.

Vincent de Paul, blessé, prisonnier, jeté à fond de cale, arriva ainsi sur les côtes de Barbarie, où ses compagnons d'infortune et lui n'étaient que des esclaves.

Il fut vendu à un pêcheur, puis à un savant alchimiste, qui voulait lui apprendre à faire de l'or et mourut avant d'avoir achevé la leçon, puis à un riche habitant de Tunis, possesseur de plusieurs fiefs ou *tènes*.

Celui-ci lui donna la direction de l'un de ces ténars, voisin des ruines de Carthage, et Vincent resta trois années à fossoyer dans les champs et à surveiller la récolte des dattes, des olives et des citrons.

Au bout de ce temps, le maître alla visiter ce domaine et fut frappé de l'aspect florissant des terres, de l'ordre, de la bonne tenue, de l'obéissance des esclaves.

Après avoir passé quelques jours dans cet endroit, il allait retourner à Tunis, lorsqu'un soir, en traversant un des bois de lauriers et de roses qui entouraient naturellement sur cette terre, il entendit une voix d'une mélodie infinie et qui lui était inconnue.

Cet homme, d'une nature rêveuse, exaltée, était plus porté que le grand nombre des Orientaux à peupler de pensées sa molle oisiveté ; il cherchait autre chose, dans les parfums exhalés de sa pipe d'ambre, que la volupté de l'oubli et du repos éternel.

En même temps il était impérieux, sévère avec les siens, dur envers ses esclaves, et ses dispositions absolutistes venaient chez lui d'un instinct de justice. Il se croyait et il était en effet le plus sage de sa famille ; partant, il voulait tout gouverner. Il se voyait à lui seul plus riche que les cent esclaves qui travaillaient la terre sous ses lois : ainsi il se croyait plus aimé, plus favorisé de Dieu que les autres, et tirait de cette pensée un orgueil superbe pour régner, une verge de fer pour asservir.

Ce maître terrible se nommait Cara-Mouna.

Pénétré jusqu'au fond de l'âme des accents qu'il venait d'entendre, il regarda de tous côtés, et vit, à travers les derniers branchages du bois, son esclave Vincent qui, à la fin de sa journée, assis au bord d'une citerne avec ses compagnons de travail, chantait au milieu d'eux, avec des paroles étrangères et une musique inconnue qui les retenaient tous captivés (1).

Il écouta longtemps, et le lendemain il voulut que son esclave fît entendre pour lui seul ces chants qui l'avaient charmé.

Ces entretiens, commencés par la céleste mélodie des psaumes, se développèrent dans le sens religieux, et se prolongèrent jusqu'à ce que Vincent eut initié son maître, ébloui, enthousiasmé, à tous les mystères de la religion chrétienne.

Alors Cara-Mouna, tombant aux genoux de son esclave, lui demanda le baptême.

C'était peu pour cet esprit exalté et déjà arrêté par une conversion subite et profonde, jusqu'au fanatisme chrétien. Lorsqu'il trouva dans le prêtre qui l'avait instruit une sagesse dont la sienne n'était que l'ombre, des trésors de vertus inépuisables ses richesses ne lui semblaient que poussière, il voulut que Vincent de Paul devînt le maître et lui l'esclave. Il s'engagea à le servir fidèlement et à le suivre en tout lieu.

Vincent de Paul, à force de vivre en Dieu et en dehors du monde, était à peu près au même point que le néophyte : il attachait peu d'importance aux noms terrestres de maître et d'esclave ; et, ne mettant d'intérêt réel qu'au salut, il pensait que cette âme gagnait bien plus pour le propriétaire du ténar, en lui ouvrant la vie éternelle, que celui-ci ne pouvait lui sacrifier. Il accepta donc la proposition avec autant de simplicité naïve qu'elle lui était faite.

Pour prendre acte d'autorité, il exigea que Cara-Mouna, contre l'intention qu'il en manifestait, laissât toute sa fortune à ses héritiers naturels, n'emportant de Tunis que ce qu'il leur fallait à tous deux pour le voyage.

Ce fut ainsi que Vincent de Paul revint en France. Depuis, il est toujours près de lui, non pas un esclave, comme Cara-Mouna continuait à le croire, mais un serviteur enthousiaste, dévoué

(1) Vincent de Paul dit dans une de ses lettres où il rapporte cet incident : « Je chantai, la larme à l'œil, le cantique des enfants d'exil captifs en Babylone.»

jusqu'à la mort, qui le suivit partout dans ses longues pérégrinations, et le sauva de plus d'un danger par les forces égales de son cœur et de son bras.

Lorsque Vincent de Paul entra au réfectoire, tout le monde accourut à lui. Le bon père répondit au tendre accueil des frères de la maison, des hôtes étrangers, et alla tendre la main à Cara-Mouna qui l'accueillait avec joie.

Mais pendant son absence, plusieurs de ses missionnaires, de retour de longs voyages, étaient arrivés au couvent. Le regard de Vincent de Paul les distingua bien vite dans la foule, et il se dirigea vers eux, tandis qu'eux-mêmes quittaient la table pour courir à lui.

Deux de ces prêtres portaient sur leur soutane usé des surtouts de paysans.

— Ah! nos missionnaires du Bourbonnais, dit le père Vincent, comme ils s'approchaient de lui, les voilà donc enfin de retour !

— Oui, mon père, dit l'un d'eux, et nous revenons bien heureux.

— Vraiment ?

— Victoire complète!

— Je n'en doutais pas.

— Les bons villageois sont venus à nous d'eux-mêmes... Et en vérité, dans les champs du Bourbonnais, nous avons fait bonne moisson d'âmes!... Ces simples cultivateurs, si ignorants des choses du monde, ont acquis avec une facilité merveilleuse la science de l'Evangile... Il y a dans ce livre divin tant de sagesse consacrée aux cœurs simples, qu'ils ont pu tous en recevoir quelques trésors.

— Croiriez-vous, mon père, dit l'autre missionnaire, que, deux mois après notre arrivée, un laboureur, ayant fait bonne récolte, n'a pris dans le champ que ce qu'il lui fallait de gerbes, laissant tout le reste aux glaneurs ?... Oh ! c'était un beau spectacle de voir, au coucher du soleil, cette plaine couverte d'épis dorés et tout ouverte aux malheureux !

Vincent de Paul félicita ses disciples et se tourna bien vite vers d'autres prêtres qui arrivaient aussi de mission.

Mais ceux-ci étaient pâles, défaits, courbés par la fatigue.

Quelques mois avant, Vincent de Paul avait écrit à trois de ses missionnaires en tournée dans le Midi : "La peste est au camp des Pyrénées, allez y (1) !"

— Hélas, mon père, dit l'un d'eux, nous en avons laissé beaucoup sous la terre... mais, du moins, ils reposent en paix... D'autres heureusement ont été sauvés par nos soins... Mais ils sont tous morts ou debout, et c'est pourquoi nous nous sommes permis de revenir.

Tout le monde regarda avec une pitié respectueuse les visages hâves, creusés, de ces pauvres prêtres, qui avaient à ce point les forces de leur vie avant de songer à quitter le poste périlleux.

— Oh ! ne nous plaignez pas, dit un autre frère en souriant, ce que vous voyez sur nous trahit n'est que la *pourriture du voyage*, et bera bientôt effacé.

Le chef spirituel comba ces dignes frères d'affectueuses louanges, et se hâta de donner audience à un autre de ces prêtres qui venait lui rendre compte d'une affaire importante.

— Eh bien ! mon père, dit celui-ci, ils sont installés dans leur nouvelle demeure.

— Enfin, dit M. Vincent, nous y sommes parvenus !

— Le directeur de la prison et moi, reprit le frère, nous avons présidé à leur transfèrement. Ils ont quitté pour toujours leurs cachots infects, et les voilà établis dans la tour Saint-Bernard, où ils sont logés comme des rois.

— Ah ! mes pauvres galériens (2), dit avec joie Vincent de Paul.

— Oui, oui, mon père, nous savons que vous avez toujours eu un faible pour eux..... Eh bien ! vos petits anges n'ont plus à craindre de mourir de misère avant le départ de la chaîne.

— Je crois bien que la tour Saint-Bernard doit leur sembler un palais auprès des prisons dans lesquelles ils ont tant souffert.

— Aussi, mon père, dit le prêtre en riant, ils vous envoient tous *leur bénédiction*.

— Bien... bien... dit M. Vincent, je le reçois.

Tout le monde se réjouissait de ce succès obtenu par le supérieur de Saint-Lazare, et on en parlait très gaiement dans ce monastère où régnaient l'aisance et la sérénité de la religion la plus douce, lorsqu'un frère de la maison, entrant par une des portes intérieures, accourut les cheveux en désordre et les vêtements déchirés.

Son aspect excita encore l'hilarité des assistants, car on savait d'où venait son désastre.

— Mon père ! mon père ! s'écria le jeune prêtre, ces messieurs vous demandent.

— Bah ! mais vous venez de leur rendre visite, dit-on en riant.

— Ils ont été peu satisfaits de ma présence... Ils attendaient M. Vincent, et ne se sont pas contentés que je vinsse leur souhaiter le bonsoir à sa place... Tenez mon père, ajouta le lazariste en montrant son rabat à demi emporté et les accrocs de sa soutane, voici comment ils m'ont témoigné le désir de vous voir.

— Comme ils m'aiment ! dit M. Vincent.

— Je crois bien ! ils ont manqué de me mettre en pièces, et ils ont eu beaucoup de peine à s'en tenir là-dessus à mon rabat.

— Mes pauvres fous, dit gaiement Vincent de Paul, j'irai certainement les voir avant de me mettre au lit (3).

— Il faudra bien, mon père, puisqu'ils n'entendent raison qu'avec vous, conclut le frère.

En ce moment un autre lazariste entra, apportant des nouvelles de l'hospice des vieillards et des incurables, qui venaient de recevoir de nouveaux pensionnaires. Puis, pendant une heure, ce furent des messages, des communications semblables qui se succédaient, se croisaient dans un tourbillon d'affaires incessantes.

Vincent de Paul avait passé sa longue existence à méditer et à créer des œuvres de charité. Elles s'étendaient à tous les genres d'infortune, depuis les aliénés jusqu'aux derniers des criminels ; il semblait que tous les malheurs fussent de son domaine, et remplis par la Providence à sa grande spécialité.

C'était en lui une idée fixe de faire le bien.

(1) Il n'était manifesté à cette époque une maladie épidémique dans l'armée. Vincent de Paul écrivit simplement à quelques-uns de ses missionnaires, qui se trouvaient près de la frontière, de se rendre au camp.

(2) Vincent de Paul, aumônier général des galères, obtint pour les condamnés, dont la mortalité mourait dans les cachots de la Conciergerie avant le départ de la chaîne, le local de la tour Saint-Bernard.

(3) Lorsque Vincent de Paul apprit que les vastes bâtiments de Saint-Lazare étaient donnés à sa congrégation, il s'écria : « Ah ! tant mieux, mes pauvres fous ne me quitteront pas ! »

L'esprit de bienfaisance le possédait. Il travaillait à une institution de charité avec l'ardeur et la patience qu'un artiste met à son œuvre ; sa pensée était jour et nuit fixée sur ce point ; son courage ne se ralentissait jamais.

Maintenant, arrivé à l'apogée de sa carrière, il étendait, comme un arbre de toute grandeur, des rameaux protecteurs autour de lui. Ses missionnaires allaient au loin porter des secours et des prières ; ses sœurs de charité cernaient sans lasser ou les infirmités humaines pour les soulager ou les guérir. La sève de bienfaisance sortie de son sein animait toutes ces branches qui tenaient sous leur abri une partie de la terre.

Vincent de Paul, avant à peu près terminé ses audiences, allait enfin prendre son frugal souper et gagner sa cellule.

Mais, en ce moment, le jeune abbé Lafosse le retint doucement par sa soutane.

— Mon père, dit-il, et cette mission à la cour ?

— Eh bien ! cette mission, je ne puis la faire, dit M. Vincent.

— Je le sais, mais vous n'avez pas encore répondu au secrétaire des commandements de la reine.

— C'est vrai... Eh bien ! mon cher Lafosse, venez avec moi, vous allez me servir de secrétaire.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le fond de la salle, où l'assemblée était un peu moins bruyante :

— Ah ! ah ! monsieur l'abbé, dit Vincent de Paul, je sais de vos nouvelles.

— Vraiment, mon père ?

— Oui, voilà comment vous pratiquez l'humilité que je vous recommande tous les jours... Mais non ! j'ai beau dire et beau faire, je ne puis parvenir à mettre l'humilité dans votre âme !

— Comment ai-je mérité ce reproche? dit l'abbé en souriant de dessous.

— Comment ! vous assistez hier à une assemblée au collége Charlemagne, et vous allez vous asseoir à l'une des premières places!... vous!... un prêtre de Saint-Lazare!...

— C'est pour cela ?

— Le président, qui ne vous connaît point, vous envoie prier de vous retirer ; vous répondez à l'huissier, en latin. Il ne peut comprendre ce que vous dites, et on vous en envoie un autre plus érudit à celui-ci vous répondez en grec. Il n'en savait pas si long ; on vous en envoie un troisième, fort hellénisté : alors vous répondez en hébreu. Ah ! c'est trop fort !

— Mais, mon père, lorsque le président m'a interrogé lui-même, et que j'ai répondu que j'étais l'abbé Lafosse, il m'a engagé fort civilement à garder cette première place que j'avais choisie.

— Et votre orgueil a triomphé!... Eh bien ! monsieur l'abbé, c'est très mal, et vous irez demain faire des excuses aux membres de l'Université.

— Je les ferai en chinois, murmura à part lui le malin abbé (1).

Pendant cela, il avait débarrassé le bout d'une table des débris du souper qui la couvraient, et y avait disposé ce qu'il fallait pour écrire.

— Voyons, mon cher Lafosse, dit M. Vincent, réponds, avec toutes les formes convenables, que je ne puis accepter l'honneur que Leurs Majestés veulent bien me faire en me demandant de porter des instructions religieuses à la cour.

— Ainsi, mon père, dit l'abbé, vous refusez encore ?

— Je ne peux pas m'engager dans cette mission... Tu me connais bien.

— Toujours cette répulsion à vous trouver parmi les grands ?

— Oui. Je sais si bien avec mes pauvres ! J'ai autant de bonheur à leur porter les secours de la charité, de la religion, qu'ils peuvent en avoir à en profiter... Mais, quand il faut paraître dans le grand monde, je trouve toujours quelque moyen de m'en défendre.

— C'est un tort, mon père.

— A qui le dis-tu?... quand je ne cesse de me le reprocher.

— C'est vrai.

— Quand j'ai fait, l'année passée, une retraite tout entière.... Tu sais cette retraite de Soissons.... (2) à l'intention de corriger mon esprit de ce malheureux défaut !

— Il est certain que vous devez en faire un cas de conscience.

— Je sais bien qu'il faut me défaire de cet air grave et froid avec les personnes de haut lieu, qui les éloigne peut-être de moi au moment où elles auraient une bonne œuvre à me proposer. Je sais bien d'ailleurs que la religion est pour tout le monde, et qu'il faut porter des lumières à ceux qui les réclament, sans regarder à leur rang et à leur mérite.

— Eh bien ! mon père, prenez cela sur vous.

— J'y travaillerai encore, je vous le promets.

— Non, rompez brusquement avec cette faiblesse.... Et, tenez, voici un moyen tout prêt.

— Voyons.

— Portez votre sainte parole à la cour, comme on vous la demande.

— Oh ! c'est trop exiger.

— Une heure d'instruction par jour dans l'oratoire de la reine, voilà tout ce qu'on attend de vous.

— Pour cela, je ne puis absolument.... Ecoute, mon fils, il faut aussi songer à ce que je suis. Fils de paysans, et encore des plus pauvres ! notre mesure héréditaire avait beau avoir deux vieilles tourelles, notre nom avait beau être précédé du de nobiliaire....

— Qui rappelait sans doute une haute origine.

— Peut-être, mais tellement enfoncé dans la nuit du passé qu'on n'en gardait plus mémoire. Pour les temps actuels, mes parents (3) vivaient du produit de leurs champs, qu'ils cultivaient eux-mêmes. Et moi, venu au monde après cinq enfants prématurément élevés, et qui secondaient déjà leurs père et mère dans leurs travaux, je fus un sureroit de charge pour cette nécessiteuse famille. Aussi mon entrée dans la vie s'en ressentit : une chèvre fut mise en vente, parce qu'on ne pouvait nourrir une autre. Tout enfant, je gardais les troupeaux au pied des Pyrénées, mangeant le pain que j'avais apporté dans ma *chamarre* (4), buvant l'eau de la source, et ne me reposant que pour prier à Notre-Dame *de Buglose*.

— Pour laquelle vous avez toujours gardé une tendre dévotion.

— Et quand je rentrais le jour, voyant de loin la cime de deux chênes séculaires qui marquaient notre porte, et dont je n'oublierai jamais la majestueuse beauté, je trouvais, à l'ombre de ces tours.... attestant peut-être notre grandeur passée, je trouvais mon père et mes trois frères qui rentraient la charrue et déposaient les instruments du labour ; ma mère et mes deux sœurs, fatiguées elles-mêmes de rudes travaux, et qui rapportaient dans leurs tabliers les légumes dont se composait toute notre nourriture. Plus tard, mon éducation ne fut que le fruit de la charité ; on me donna les premières notions qui me permirent de travailler seul et de me préparer à entrer dans les ordres religieux. Je suis né parmi les plus humbles, les pauvres, toute ma jeunesse s'est passée aux milieu d'eux....

— Bien, interrompit l'abbé ; mais, à Paris, le bruit de votre mérite s'est bientôt répandu. Le roi Henri IV, près de qui vous aviez été délégué par le Souverain Pontife, vous retint dans son conseil. La reine Marguerite vous fit son aumônier ordinaire ; le seigneur de Gondy vous choisit pour élever son fils....

— Oui, mais je quittai la cour de la reine Marguerite pour la pauvre petite cure de Clichy ; je quittai l'hôtel du seigneur de Gondy pour diriger les paysans de la Bresse.... Tu vois bien, mon cher Lafosse, ajouta le père Vincent en souriant, que la nature est plus forte que le reste.

— Et maintenant....

— Maintenant on veut qu'avec mes souliers ferrés et mon bâton....

— Vous entriez au Louvre.

— Est-ce possible ?

— Et d'abord, mon père, vos souliers ferrés sont un tort.

— Comment ?

— On a voulu maints fois vous donner une voiture ; madame de Chatillon en avait choisi une toute modeste et peinte en couleur brune, pour l'envoyer à votre porte ; vous l'avez impitoyablement refusée.

— Moi en carrosse!... allons donc ; tu n'y pensez pas !

— Et voilà comment vous persistez dans votre austérité extrême, dans cette humeur ombrageuse qui vous est un remords ; voilà comment encore aujourd'hui vous repoussez la demande de la reine.

Le jeune abbé mit la main à la plume.

— Allons, mon père, ajouta-t-il, dictez votre refus.

Vincent de Paul tenait le front appuyé dans sa main.

— Ah! dit-il, rédige cela toi-même.... cette lettre me coûte.... Quand il faut seulement écrire aux grands, ma tête se perd.

— Non, mon père, dit l'abbé, ce n'est pas votre esprit qui se trouble, c'est votre bon cœur qui se soulève contre un refus cruel.... car, eux aussi, ils sont bien malheureux, et vous les privez des consolations que votre parole pourrait répandre dans leur âme.... Voyez, le plus grand de tous, le roi.... il s'est usé, flétri avant l'âge dans les querelles de famille, les soupçons et les craintes continuelles. La pâleur de son front atteste leur ravage.... Et il va mourir, bien jeune encore, de tristesse, d'abandon, pour montrer aux plus infimes des êtres les souffrances assises sur le trône.

— Hélas! je le sais.

— Et ceux qui l'entourent n'ont-ils pas leurs tourments aussi? Que de jalousies, de haines, d'ambitions déçues, d'affections trahies, sous cette écorce dorée!... Mon père, est-ce que les yeux d'un sage ne doivent pas percer le velours, les broderies, pour aller jusqu'à l'âme ; et si les douleurs humaines attirent ailleurs vos soins, votre pitié, pourquoi ne voulez-vous pas consoler celles-là ?

— Mais le pourrais-je ? Le fils de paysans ne trouve pas de paroles pour les grands.

— L'homme de Dieu doit parler à tous.

— Orgueilleux!... Mais à présent c'est pour tun maître.... Je ne puis l'en vouloir.

— Mon père, songez-y !

— Oui, je sais que cette retenue envers une partie des hommes est un tort, un péché, je le l'ai déjà dit.... Mais enfin, puisque je n'ai pu la dompter jusqu'ici, il faut que tu me la passes encore une fois.

— Allons, mon père, j'obéis.

L'abbé prit la plume et écrivit ces mots qu'il prononçait à mesure à haute voix :

" Le supérieur de Saint-Lazare supplie humblement Leurs Majestés de prendre en considération les nombreux devoirs qui l'obligent à refuser l'honneur...."

Comme il en était là, on entendit un bruit élevé du côté de la porte d'entrée ; c'étaient les deux battants, qu'on ouvrait rarement, et qui grinçaient sur leurs gonds.

Aussitôt il se répandit dans la salle un éclat de dorures et de pierreries bien inaccoutumé dans l'humble monastère.

Vincent de Paul se leva dans une surprise extrême. Deux grands-officiers de la couronne, MM. les ducs de Brissac et de Valentinois, suivis de leurs gentilshommes et de leurs pages, s'avancèrent respectueusement vers lui.

Le duc de Valentinois lui adressa ces seuls mots :

— Monsieur Vincent, le roi est à sa dernière heure et vous attend pour l'aider à mourir.

Vincent de Paul s'inclina et répondit :

— Messeigneurs, je suis aux ordres du roi.

— Un des carrosses de la cour vous attend pour vous conduire à Saint-Germain, dit le duc de Brissac.

L'humble apôtre rougit et balbutia :

— Je vous demanderai pour toute grâce d'aller à pied.

Les envoyés de Louis XIII se retirèrent.

Vincent de Paul alla quelques minutes se recueillir à la chapelle, puis il reprit son grand feutre, son bâton, et s'achemina vers le château de Saint-Germain. (A continuer.)

(1) Biographie de l'abbé Lafosse.

(2). Vie de Vincent de Paul : « Retraite pour se corriger de son humeur sauvage.»

(3) Guillume de Paul et Bertrande de Moras.

(4) Vêtement de toile avec un capuchon.

Dépôt de Houille de la Vallée de l'Ohio.

On parle des inépuisables mines de fer qu'on rencontre aux Etats-Unis ; il faut aussi parler des dépôts de houille non moins considérables qui gisent dans le même territoire.

On assure que la mine de charbon de la vallée de l'Ohio est de beaucoup la plus considérable du globe. Cette vallée, comprenant tout l'espace de terrain arrosé par l'Ohio et ses tributaires, renferme tout ce qui s'étend du bord des grands lacs au nord, jusqu'aux limites des Etats du Kentucky et du Tennessee, au sud, c'est-à-dire tout l'Illinois, l'Indiana et l'Ohio, avec l'ouest de la Pennsylvanie et de la Virginie.

Cette vallée comprend une surface de d'environ 670,000 kilomètres carrés, sur lesquels 216,000, suivant les personnes les mieux renseignées, seraient occupés par des dépôts de houille. Les trois septièmes de l'immense vallée de l'Ohio, sont un sous-sol de charbon, ce qui semblerait devoir en faire, à un jour donné, le grand centre manufacturier du monde.

Dans le seul Etat de l'Illinois, il y a une surface de charbon de 113,000 kilomètres carrés, dont une partie est comprise dans le bassin du Mississipi. Cette vallée possède la surface de charbon la plus étendue du continent américain, et surpasse de 67,700 kilomètres carrés la surface entière de toutes les mines de charbon de l'Europe, qui n'est que de 45,300 kilomètres carrés.